

[Journal des africanistes](#)

[Sommaire](#) - [Document précédent](#) - [Document suivant](#)

[78-1/2 | 2009 : Le lien au bétail](#)

LE LIEN AU BÉTAIL

## Le riche beugle

*The rich bellows*

Michèle Fieloux et Jacques Lombard

p. 53-70

↓ [Résumé](#) | [Index](#) | [Plan](#) | [Notes de l'auteur](#) | [Texte](#) | [Bibliographie](#) | [Notes](#) | [Citation](#) | [Auteurs](#)

### RÉSUMÉS

#### Français English

À Madagascar, du temps des royautes, le puissant était un riche éleveur et le riche éleveur ne pouvait être que puissant. Qu'en est-il aujourd'hui alors que l'on peut être riche et pauvre de toute autre manière et que l'affaiblissement progressif des structures lignagères lié à la transformation de l'économie de l'élevage a bouleversé les règles de la vie sociale ? Ce que les gens disent du "bœuf" aujourd'hui, de cet animal qui a toujours été au centre des discours, des rêves, des inventions et des activités, n'est-il pas en même temps ce que les gens ont à dire de tout ce qui change mais aussi de tout ce qui a changé ?

[Haut de page](#)

### ENTRÉES D'INDEX

**Mots-clés** : [ancêtres](#), [élevage](#), [hiérarchie sociale](#), [imaginaire](#), [Madagascar](#), [richesse](#)

**Keywords** : [ancestors](#), [breeding](#), [imaginative world](#), [Madagascar](#), [social hierarchy](#), [wealth](#)

[Haut de page](#)

### PLAN

#### [Who is who ?](#)

#### [Le riche beugle !](#)

[Il ne suffit pas d'être riche pour être le maître](#)

[Comment être riche sans avoir de bœufs](#)

[1987 ou l'histoire des deux gendres](#)

[Haut de page](#)

### NOTES DE L'AUTEUR

L'enquête qui a permis de réunir les différents éléments présentés dans cet article s'est déroulée de 1984 à 1987 dans le sud et l'ouest de Madagascar et notamment en pays masikoro (couloir d'Antseva).

### TEXTE INTÉGRAL

[PDF 309k](#) [Signaler ce document](#)

Chercher

Index

[Auteurs](#)

[Mots-clés](#)

[Géographique](#)

Numéros en texte intégral

[80-1/2 | 2010](#)

[Création littéraire et archives de la mémoire](#)

[79-2 | 2010](#)

[L'expression de l'espace dans les langues](#)

[africaines II](#)

[79-1 | 2009](#)

[L'expression de l'espace dans les langues africaines I](#)

[78-1/2 | 2009](#)

[Le lien au bétail](#)

[77-2 | 2007](#)

[Varia](#)

[77-1 | 2007](#)

[Varia](#)

[76-2 | 2006](#)

[Varia](#)

[76-1 | 2006](#)

[Sahara : identités et](#)

[mutations sociales en objets](#)

[75-2 | 2005](#)

[Approches croisées des](#)

[mondes akan II](#)

[75-1 | 2005](#)

[Approches croisées des](#)

[mondes akan I](#)

[74-1/2 | 2004](#)

[Cité-État et statut politique](#)

[de la ville en Afrique et](#)

[ailleurs](#)

[Tous les numéros](#)

Présentation

[Les comités](#)

[Cotisations et abonnements](#)

Informations

[À propos](#)

[Contacts](#)

[Crédits](#)

Suivez-nous

 [Flux RSS](#)

Lettres d'information

[La Lettre d'OpenEdition](#)

Accès membres

1Alors que l'élevage extensif et semi extensif est aujourd'hui en voie de disparition dans le Sud et l'Ouest de Madagascar, les manières aristocratiques des éleveurs, véritable code pour l'expression et la gestion des relations sociales mais aussi pour la définition des règles de la bienséance et pour l'expression des relations amoureuses, servent encore de fondement au jeu social en milieu rural.

2Madagascar, et la région du sud-ouest qui nous intéresse plus particulièrement, voit se développer, avec les dernières décennies, la diffusion de biens, de techniques et surtout de besoins calqués sur les modèles de consommation propres aux pays du Nord. Ces nouveaux besoins qui correspondent à la globalisation des échanges et à la mondialisation consécutive des modèles de consommation de masse, ont un fort impact sur la jeunesse et sont les témoins d'une évolution inéluctable des sociétés d'éleveurs. Autrefois, du temps des royautes, le puissant était un riche éleveur et le riche éleveur ne pouvait être que puissant. Qu'en est-il aujourd'hui alors que l'on peut être riche et pauvre de toute autre manière et que l'affaiblissement progressif des structures lignagères lié à la transformation de l'économie de l'élevage a bouleversé les règles de la vie sociale ?

3Nous avons donc tenté une analyse du thème ainsi dégagé autour de cette idée : ce que les gens disent du bœuf aujourd'hui, de cet animal qui a toujours été au centre des discours, des rêves, des inventions et des activités, n'est-il pas en même temps ce que les gens ont à dire de tout ce qui change mais aussi de tout ce qui a changé ?

4Nous traiterons cette question sous deux aspects particuliers. Nous dresserons d'abord un inventaire, tel qu'il fonctionnait encore pour les éleveurs dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, des différentes catégories sociales repérées au regard de l'importance du troupeau puis nous présenterons trois histoires vécues, choisies pour leur exemplarité, qui nous permettront d'approcher quelque peu les imaginaires.



## Who is who ?

5Mise en place des dynasties et développement de l'élevage sont deux phénomènes étroitement associés dans l'histoire de Madagascar. En effet, pendant plusieurs siècles, du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup>, les sociétés du Sud et de l'Ouest se sont construites autour du couple bœuf-monarchie. Ainsi, les premiers souverains, en assurant la pacification et la construction d'un territoire, vont favoriser un développement très important de l'élevage extensif qui sera le vrai fondement du nouveau pouvoir. Trois ordres structurent ces nouveaux ensembles politiques.

6Tout d'abord le groupe dynastique et les groupes autochtones d'éleveurs, qui ont perdu leur indépendance puisqu'ils sont maintenant sous le contrôle du nouveau pouvoir. Le roi et ses parents agnatiques sont les seuls à remonter jusqu'à la divinité suprême à travers une généalogie mythique récupérant, au seul profit du groupe dynastique, les propres ancêtres de ces groupes d'éleveurs intégrés au royaume. Riche d'une part de divin par son origine, le roi possède un statut inégalé. Sa légitimité est totale et, pour cette raison, il est propriétaire d'emblée de toute bête sauvage, non marquée, présente sur le territoire du royaume. Au moment où l'on procède à la circoncision du fils du roi, on dit que « l'on aiguise le taureau » car tout ce qui est aiguisé, pointu, mène de proche en proche jusqu'au divin, jusqu'à l'origine du monde comme le roi qui conduit à Dieu par son ascendance.

7Le second ordre comprend l'ensemble des clans roturiers, les *vohitse*, qui ne peuvent se relier au divin par leur généalogie mais seulement par l'intermédiaire de l'astrologie, de la connaissance dont disposent les « devins » *ombiasy*, qui sondent ainsi le mouvement du monde. La hiérarchie entre les clans à l'intérieur du royaume est une hiérarchie entre des éleveurs plus ou moins riches. Le troupeau est donc la mesure du rang social et la reconnaissance d'une nouvelle unité clanique est dûment enregistrée avec la marque d'oreille accordée par le roi, entailles pratiquées sur les deux oreilles de l'animal, qui signe son identité. Chaque unité lignagère sous la direction de l'aîné de la branche aînée, le « chef de lignage » *mpitoka hazomanga*, est en même temps une unité de production. Celle-ci se compose d'un troupeau,

géré sous l'autorité de l'aîné et gardé dans un pâturage, repère essentiel du territoire de ce lignage.

8Le troisième ordre social, enfin, se compose des « dominés » *andevo*, dépendants ou esclaves de différents statuts qui n'ont pas d'identité sociale. Ils n'ont ni bœufs ni ancêtres, et accomplissent les tâches les plus ingrates ou les moins prisées : agriculture, travaux domestiques.

9Les lignages ou les clans n'ont une histoire que s'ils ont des bœufs et des ancêtres, les premiers étant en quelque sorte le compte des seconds. Les lignages ou clans qui remontent le plus haut dans leur généalogie, dont les ancêtres voisinent avec les divinités, sont aussi ceux dont les grands troupeaux donneront des bœufs aux pelages les plus rares et les plus recherchés<sup>1</sup>. Ces pelages, requis pour telle ou telle cérémonie, permettent de faire la preuve de son rang, de son « haut lignage ». Ainsi, dans l'imaginaire partagé des éleveurs, le troupeau est une image des ancêtres dans le monde des vivants. Ces ancêtres sont notamment présents au moment des funérailles, quand on fait défiler le troupeau devant le cercueil du défunt. On dit alors : « voilà nos ancêtres qui passent... ».

10Les royautes de l'Ouest et du Sud s'effondrent au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, avec le développement de l'hégémonie du royaume merina de Tananarive, qui va s'étendre à la plus grande partie de l'île. Sous l'administration coloniale française, au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'économie de l'élevage extensif qui constituait la trame de l'ancien ordre politique va subir des transformations importantes avec la sédentarisation progressive des populations, la croissance démographique, le développement de l'agriculture et surtout des cultures commerciales, la monétarisation croissante de l'économie régionale, le rôle majeur de la ville. Néanmoins, l'élevage est resté jusqu'à ces dernières décennies l'élément essentiel de la cohésion sociale.

11Divers facteurs économiques, politiques et religieux ont donc contribué à l'éclatement du couple bœuf-monarchie et l'on peut observer aujourd'hui un décalage entre le rang et la richesse, associé à l'apparition d'autres manières de s'enrichir. En effet, l'effondrement des royautes provoque une redistribution des cartes, puisque la compétition va s'exercer désormais entre tous sans exclusive et par rapport au même référent. Grâce aux nouvelles activités économiques, chacun peut s'enrichir en achetant des bovidés et constituer un troupeau<sup>2</sup> pour légitimer son nouveau statut social en référence au passé, redécouvrant ou inventant ses ancêtres. La redistribution des bœufs s'opère surtout par l'intermédiaire des vols de bovidés qui se développent d'une manière systématique mais aussi par la transformation des valeurs monétaires nées du commerce et des salaires qui commencent alors à circuler. Tous ceux qui étaient exclus de l'ancien système hiérarchique peuvent ainsi trouver les moyens de leur identité, ce qui favorise une multiplication de nouveaux groupes qui s'attribuent les signes classiques : marque d'oreilles, poteaux *hazomanga*<sup>3</sup>, tombeaux<sup>4</sup>, etc.

12La période coloniale assure ainsi l'émergence d'un nouvel ordre social qui se construit au cœur de conflits dont certains restent sourds et implicites, comme ceux qui opposent les groupes historiques à leurs anciens dépendants dans l'interprétation de l'histoire et ceux, plus explicites, qui opposent les premiers occupants, les fondateurs, les autochtones, aux nouveaux venus, aux migrants, quand la terre vient à manquer ou bien quand elle offre des ressources nouvelles qui attisent les convoitises.

13Alors que le passé n'enregistrait que les identités et les intérêts du groupe, à l'exclusion de l'histoire particulière des personnes fondues dans leurs corps sociaux respectifs, on observe aujourd'hui, de plus en plus, des stratégies individuelles qui conduisent à la segmentation des troupeaux et donc à la réduction des unités familiales de production et de gestion. Les jeunes acceptent de moins en moins l'autorité d'un aîné sur leurs propres biens. Chacun veut gérer les bêtes qui sont les siennes, mais il reste difficile de prendre le risque de s'exclure de son groupe en ne respectant pas l'autorité morale et religieuse du chef de lignage. Pourtant l'unité du lignage reste fondée sur les territoires encore partagés, les pâturages hérités en commun, et plus encore sur l'adoption des enfants, l'affiliation des garçons au moment de la circoncision, la performance des funérailles. Ces rituels requièrent des « présents » *enga*, des échanges de bovidés, qui constituent et garantissent la permanence du jeu social et révèlent la complexité des relations entre lignages dans une même région.

14Ces principes dessinent le cadre des échelles de référence hiérarchiques, qui varient selon l'endroit et l'époque. En effet, la manière dont les Mahafale du Sud se reconnaissent est sensiblement différente de celle dont les Bara ou

<sup>1</sup> Les couleurs de robe, une centaine environ, étaient ordonnées selon leur chance statistique d'appar (...)

<sup>2</sup> C'est le cas en particulier des anciens « dominés » *andevo*.

<sup>3</sup> Poteau de bois épouté au pied duquel s'organisent les différentes cérémonies religieuses qui cons (...)

<sup>4</sup> Goedefroit, Lombard 2007.

<sup>5</sup> Région du sud-ouest de Madagascar bordé par le fleuve Mangoky au

les Masikoro rivalisent. La typologie que nous présentons ici a été élaborée à partir de l'enquête menée auprès d'un échantillon d'éleveurs du pays masikoro<sup>5</sup>, zone de grands pâturages fréquentés à un moment ou un autre par tous les gardiens de troupeau lignager dans les années cinquante et soixante. Cette classification, en vigueur à cette époque pour cette région, reste globalement valable aujourd'hui là où l'élevage extensif ou semi extensif est encore pratiqué. Elle se décompose en sept catégories.

15La première d'entre elles, au bas de l'échelle, regroupe « ceux qui n'en possèdent pas » *bo tsy mana*, c'est-à-dire les éleveurs dont le troupeau ne dépasse pas quatre-vingt têtes. Il n'est pas opéré de distinction entre celui qui possède dix bœufs et celui qui en possède quatre-vingt. Cette catégorie est une catégorie négative, au sens où la définition porte sur ce qui manque pour être un éleveur. On commence donc à compter seulement à partir de quatre-vingt têtes de bétail.

16Avec une centaine de têtes, l'éleveur commence « à en avoir » *fa hana n'aomby koa izy*. Il sort de l'ombre et peut-être a-t-il une chance maintenant de devenir un véritable éleveur !

17Quant à celui qui atteint deux cents bœufs, il « devient riche » *fa ho mpanarivo izy*, mais son troupeau n'est pas encore assez important pour constituer un capital inaltérable : il reste à la merci des calamités naturelles, des aléas de l'existence et donc n'est pas du tout assuré de voir croître son cheptel. En effet, les prestations diverses, les maladies, le rapport entre le croît naturel du troupeau et son importance numérique, l'équilibre entre la démographie du lignage et celle du troupeau, constituent pour un petit troupeau autant de facteurs de fragilisation que de croissance.

18Par contre, avec trois cents bœufs, un seuil est franchi. « Faites attention à celui-là, car il est vraiment riche » *ka toloninao koahy iny fa mpanarivo vatany*. Un tel homme inspire crainte et respect. Dorénavant on va se maintenir à une certaine distance de lui, car il est différent des autres et ne peut être traité comme un homme ordinaire. L'importance de son troupeau autorise tous les espoirs et Dieu sait jusqu'où il ira !

19Avec trois cents têtes, on atteint la masse critique. Compte tenu des conditions climatiques, hydrologiques, pédologiques et botaniques de cette région, la technologie d'élevage semi extensif qu'on y pratique assure la reproduction élargie du troupeau, sauf en cas de vol ou d'épidémie.

20La cinquième catégorie est celle du « monstre » *biby*, mi-homme, mi-animal, chimère à double visage, tour à tour génie protecteur et bête féroce. Le troupeau d'un tel individu dépasse quatre cents têtes. L'éleveur est presque inaccessible, sa puissance devient fabuleuse : « celui-ci est devenu un monstre, car on ne peut plus l'approcher », *lo biby fa tsy saky*.

21Au-delà de ce seuil, la terminologie utilisée pour qualifier les deux catégories les plus hautes est celle qui désigne les fonctions hiérarchiques dans l'unité lignagère. En avant-dernière position de la hiérarchie des éleveurs, le propriétaire du troupeau riche de plus de cinq cents têtes est appelé « troisième » *fahatelo*, c'est-à-dire qu'il porte le même nom que le successeur désigné du chef de lignage.

22A partir de huit cents à mille têtes, le sommet de la hiérarchie est atteint et l'éleveur qui l'occupe est identifié au « premier » *talé*, au chef de lignage. Celui-ci est responsable, nous l'avons vu, de l'unité troupeau-lignage, constituée autour des trois emblèmes territoriaux : le tombeau, le pâturage et le poteau *hazomanga*.

23Cette échelle de valeurs renvoie à la logique de l'élevage extensif de l'Ouest malgache, qui est fondée sur le principe de l'accroissement quasi indéfini du troupeau et notamment de l'ensemble des « mâles castrés » *vositse*. L'idéal est un troupeau de bœufs bien gras, âgés de quatre à six ans.



## [Le riche beugle !](#)

24Plus un éleveur est riche et plus il fait le bœuf, plus il est un bœuf, par le jeu d'une infinité d'allusions à tout ce qui touche, dans les moindres détails, aux comportements, à l'allure, au caractère, au quotidien des bovidés. Ce monde est constamment présent dans les imaginaires. Tout signe est immédiatement compris. A l'occasion des réunions familiales ou villageoises, on reconnaît qui est qui aux manières de se montrer, de donner, de recevoir, de parler, au costume comme à la nourriture mais aussi à l'attitude des autres

à son endroit. Chacun, mine de rien, guette l'autre et la moindre manifestation, à la lisière d'une provocation permanente, toujours ténue, presque insensible, qui est indispensable pour entretenir le jeu. L'art de la chose est de savoir doser la démonstration que tous doivent reconnaître comme évidente, accordant en quelque sorte sa juste place à celui qui a su se la donner. Le plus noble, celui dont la richesse est la plus ancienne, déjà reconnue, n'a plus besoin de se montrer. Son jeu est fait de flegme, de sobriété, de silence : « Ce qui est plein ne bouge pas » *n'atsike tsy mihotsike*. A l'inverse, celui qui n'est pas sûr de lui, de son statut, aura du mal à trouver la bonne mesure. Et gare aux audacieux qui veulent donner le change. En fait, personne ne peut ignorer qui est riche et qui ne l'est pas, même si le nombre exact de bœufs est souvent tenu caché, car tout est fait pour protéger le troupeau du regard des autres.

25 Nous évoquerons ici quelques histoires particulières pour mieux illustrer notre propos :

## [Il ne suffit pas d'être riche pour être le maître](#)

26 Descendant d'un groupe de dépendants du clan Tetimbola, Mahazoly est héritier, vers 1970, de plus de cinq cents têtes de bétail. Mais il se retrouve en 1986 avec seulement une dizaine de bœufs. Son père, parti de rien, s'était enrichi avec les bœufs grâce au « vol » *mpanarivo aombe*. Il est encore réputé pour ses nombreux méfaits, ses pillages, et pour l'âpreté qu'il déploya pour acquérir un troupeau comptant plus de mille têtes. On raconte aussi qu'il savait mieux que quiconque dévaliser ceux qui traversaient ses terres... Et tous d'attribuer aux membres de cette famille, sœur et fils enrichis aux dépens des autres, le même caractère violent, brutal, cynique. Cependant, un reproche essentiel leur est fait, sans être jamais directement exprimé : « ils ne savent pas rester à leur place, dans leur rang » ! Ainsi, le père s'était attribué des marques d'oreilles de bœufs, passant de cette manière, aux yeux de ceux qui ne connaissaient pas son histoire, comme le descendant d'un groupe prestigieux. Son fils Mahazoly tomba dans le même travers. Il venait à peine d'hériter de sa part du troupeau qu'il se gonfla d'importance, se donnant en spectacle, sans discernement. On disait qu'il était *miola*, tel le bœuf devenu fou, qui court d'un côté à l'autre, ou comme une personne ivre parlant à tort et à travers.

27 En fait, Mahazoly cherche toujours à se distinguer des autres, qui ne doivent l'égaliser d'aucune manière. Il assiste à toutes les fêtes, même celles où il n'est pas convié. Et là, son grand plaisir, c'est de se lever pour danser. Il porte un grand pagne de flanelle et, négligemment jetée sur l'épaule, une écharpe en « soie sauvage » *vakilandy*. C'est un homme qui porte beau, tout lui va ! Dès qu'il entend les femmes jouer du tambour et battre des mains, Mahazoly se lève et plus personne n'ose alors se montrer en même temps que lui. Puis, taureau furieux, il avance, le regard fixe, les yeux exorbités, la tête allant de droite à gauche, dressée au-dessus de la foule à la recherche de l'ennemi à combattre, du rival à défier. Il court de ci de là, le sabot raclant le sol, renfrogné, le museau au ras de terre, la narine dilatée : « existe-t-il dans cette assemblée un adversaire à ma mesure ? » Sa cour de flatteurs, parents ou amis, l'entoure, l'excite, reprenant en chœur sa provocation : « voilà bien une parole de riche ! ». On lui désigne alors quelqu'un, un égal, qu'il va défier : « combien a-t-il de « bœufs castrés » *vositse*, celui-là » ? C'est à qui aura le dernier mot, dans cette mise en scène où le public, à un moment, péblicitera le vainqueur, confortant de cette manière les positions des uns et des autres. S'il ne trouve pas d'adversaire, il devient le puissant bœuf de tête<sup>6</sup> et, avance, tranquille, dodelinant de la tête pour accompagner le lent mouvement de balancier de sa lourde bosse. Il débouche lentement du pâturage, guidant le troupeau vers le point d'eau ou à l'ombre des tamariniers, noble, tranquille, respectable. Il avance les cornes vers l'avant, les bras dressés au-dessus de la tête ou plus simplement les deux index recourbés, la tête lourde et dodelinante pour figurer la bosse, le dos rond pour la démarche lente et majestueuse. Il souffle fort en « piaffant » *mikafioke*, avançant de quelques pas pour reculer ensuite, jetant de temps à autre un regard en arrière pour suivre l'avancée de son immense troupeau qui se perd au loin. Il a tant et tant de bœufs que nombre d'entre eux sont devenus « sauvages » *maly*, errant dans la forêt. Alors il danse comme le bœuf sauvage, faisant mine de s'enfuir quand quelqu'un l'approche. Viennent

<sup>6</sup> C'est peut-être le bœuf le plus proche du chef de troupeau, car son signe zodiacal, défini par la c ([...](#))

<sup>7</sup> Manotake ou misoloho : prier, implorer

ensuite ceux qui ont les cornes les mieux modelées appelées *manotake*<sup>7</sup>. Ce sont des cornes légèrement recourbées vers l'arrière, en forme de lyre, que portent seuls les mâles castrés de 4 à 6 ans, à l'âge de la maturité. Ni les vaches, ni les taureaux ne portent de telles cornes ! Ne suggèrent-elles pas le geste de l'homme demandant la bénédiction de ses ancêtres quand il ouvre les deux mains, la paume vers le ciel, pour ensuite les retourner vers son visage en glissant lentement le long de la tête, à la fin de la prière ? Tous ses bœufs sont là, chacun avec son caractère propre, son défaut, son regard particulier. Il les met tour à tour en scène sans en oublier aucun, car tous autant qu'ils sont, sont bien la preuve de sa richesse : le voilà imitant le bœuf avec sa corne de travers *dimba*, ou celui dont la corne est recourbée vers l'avant, cachant ses yeux.

28 Pendant qu'il danse, les jeunes hommes l'entourent, l'excitent par des sifflements et apostrophent les autres danseurs. Par moment, Mahazoly se met à crier : « C'est moi Mahazoly ! » *Mahazoly lahy zaho* ! Les spectateurs l'approuvent : « Le riche qui danse ne ressemble à personne d'autre, il inspire le respect » *tsy hafa avao ny mpanarivo mitsinjake, la mavesatsy*. Lors des fêtes, les femmes se plaisent à raconter qu'elles ont pu le frôler, au mieux le toucher, exprimant ainsi le désir d'être connues, aimées par une personne aussi estimable, désirable.

29 Il en était ainsi au temps de sa gloire. On lui offrait à boire dans un verre<sup>8</sup> présenté à deux mains, et presque à genoux, ainsi qu'on le faisait autrefois pour les rois, tant on voulait lui témoigner du respect. Ceux qui buvaient avec lui ne haussaient pas le ton, mais l'entouraient de la plus grande attention.

<sup>8</sup> et non dans le gobelet de tout un chacun fait d'une boîte de lait Nestlé !

30 On reconnaît de loin un troupeau au « beuglement » *mitré* du taureau, cri qui surpasse en force celui de toutes les autres bêtes qui l'accompagnent. Son appel est le signe de reconnaissance, le blason de l'éleveur ! Dans une assemblée, un riche « beugle » comme son taureau, il hausse le ton, à tel point que l'on n'entend que lui. Et même s'il chuchote, il sera écouté. Le taureau est le taureau parce qu'il est le plus fort, sans rival, le maître chez lui. Mahazoly était entré dans ce club très fermé des grands éleveurs qui se ressemblent tous, avec les mêmes sandales découpées dans un cuir dur, encore couvert de ses poils, le pagne lourd serré autour des reins et retombant en deux pans, devant et derrière, la veste de chasse de style militaire, entrouverte et sur la tête, le « petit bord », chapeau en feutre, en cuir ou en toile à bord étroit et, pour les anciens, la bosse d'un bœuf évidée et tannée par les intempéries. Un pauvre qui s'affuble d'un tel costume, qui se couvre de cuir, de peau, se verra immanquablement moqué, à mi-mots, par allusions, sourires et connivences. La moue est sur les lèvres sans pour autant que le reproche lui soit adressé en face : « le perroquet mange et parle en même temps » *sibotse manabary sely*.

31 Mahazoly avait hérité du mauvais caractère de son père. Il se montrait de plus en plus autoritaire, exigeant d'être servi comme un prince et traitait avec mépris ceux qui ne possèdent rien, ou presque rien. Comme le dit l'un de ses voisins, il ne savait plus « caresser » les autres, il ne faisait plus attention qu'à lui-même. Et surtout, il cherchait la bagarre, engageant des querelles avec ses voisins, avec ses parents qu'il accusait à tort d'avoir commis mille méfaits, vol, déprédations... Il n'hésitait pas à confisquer les bœufs qui pénétraient dans ses champs sous prétexte qu'ils avaient commis des dégâts, à contester le droit de propriété collective qu'il partageait avec ses cousins, à empiéter sur les terres des voisins. Chacun finissait par avoir quelque chose à lui reprocher. Finalement, peu à peu, ses proches le quittent, vont s'installer dans un autre village ou refusent tout simplement de lui rendre service. Mahazoly se retrouve seul, sans appui, sans protection, victime désignée. Des voleurs venant du pays bara voisin commencent alors à rôder autour de son pâturage. En trois attaques, de 1983 à 1985, ils emporteront tout, ne lui laissant qu'une dizaine de têtes, sans que personne ne se dérange pour lui porter secours. Le dernier vol survint alors que Mahazoly venait juste de détourner le canal d'irrigation, privant son voisin d'eau. Il fut sanctionné par l'assemblée du village et refusa de payer l'amende. Mis en quarantaine, personne ne l'aïda à poursuivre les « voleurs de bœufs » *malaso*. Il courait désormais à sa perte. Ni parent, ni ami pour lui venir en aide. Son fils aîné, gardien du troupeau, venait de mourir. Son fils cadet, lycéen à Tuléar, est un « enfant gâté » qui réclame sans cesse de l'argent pour « l'écolage »<sup>9</sup> alors que tout le monde sait qu'il le dépense en boissons. Le comble du malheur est de se retrouver sans fils sur lesquels compter pour garder et défendre un troupeau car « de nos jours, la confiance se perd, même entre frères ».

<sup>9</sup> les frais de scolarisation des enfants.

32 Mahazoly dont on avait retrouvé les bœufs en pays bara, accusa publiquement le fils de son « frère de sang », bara lui-même, et son clan avec lequel il partageait le même pâturage. Ces gens furent jetés en prison. Mais les preuves de leur culpabilité s'étant révélées insuffisantes, on les libéra. Cette dernière histoire scella l'isolement définitif de Mahazoly. A partir de ce moment, il pouvait lui arriver n'importe quoi. Sa maison fut pillée, pagnes, cruches, lampes à pétrole, tout fut emporté. Ses biographes semblent prendre un certain plaisir à évoquer le destin de celui qui est devenu le plus démuné entre tous. Désormais, Mahazoly porte la bêche sur l'épaule, parle bas, marche tête baissée, boit avec ceux qui acceptent de trinquer avec lui et, bien sûr, ne danse plus. Au contraire, il reste assis, les bras serrés contre la poitrine, enveloppé dans son pagne, le regard rentré, anonyme : « L'oiseau qui volait toutes ailes déployées est parti depuis longtemps et on ne voit plus que sa trace ! ». D'ailleurs, on ne l'appelle plus par son diminutif Mahazoly, de manière presque familière, affectueuse, d'autant plus que ce nom signifie « gagner, recevoir » c'est-à-dire, celui qui a tout pour lui. En battant des mains, les femmes l'appelaient « mon Mahazoly ! ». Maintenant, il retrouve son vrai nom, qui ne veut plus rien dire... Avant, il ne se commettait pas avec n'importe qui, ne côtoyait que ceux dont les épaules arrivaient à la hauteur des siennes. Maintenant on commence à rire de lui, le désignant du bout des lèvres : « voilà un riche qui passe ! ». Lors des fêtes, il reçoit les bas morceaux du bœuf ou bien le poumon, qui bien que situé au milieu du corps et d'un volume appréciable, ne pèse rien ! Autrefois, « puissant comme la conque qui sert à appeler les ancêtres, il n'est plus aujourd'hui que la coquille vide d'un escargot ! », *Taloha lahy antsiva ie hanany akora*.

## Comment être riche sans avoir de bœufs

33 Un autre homme, Regila, appartenant comme Mahazoly à un clan roturier, défraie la chronique villageoise dans la région d'Ankililoaka parce qu'il se dit riche alors qu'il n'a pas de bœufs. Il achète l'inutile, « les ferrailles » comme on dit dans le village, du mobilier moderne, des ustensiles d'importation et se projette ainsi loin dans le rêve du futur.

34 Pari sur l'avenir ? Défi lancé au village, aux ancêtres ? Quelle est donc son histoire ? Tout d'abord, celle d'un conflit entre quatre frères nés du même père. Avant sa mort, ce dernier décide de partager ses bœufs entre tous ses enfants. Sans tenir compte du droit d'aînesse, il donne soixante bœufs à chacun de ses quatre fils et quatre-vingt-dix bœufs pour ses trois filles. L'aîné des frères, chef de lignage, a fait prospérer son troupeau, actuellement gardé par ses fils, dans un pâturage des environs. Il est connu pour apporter en « présents » *enga*, aux différentes fêtes de famille, des bœufs de grande valeur et non seulement des veaux. Le second frère, lui aussi, a soigné son troupeau, qui est actuellement gardé par son oncle maternel au nord d'Ankililoaka. Il habite au village, un peu à l'écart pour s'éloigner de son frère Regila et surtout de la femme de celui-ci qui ne s'entend pas avec sa propre épouse, « des mots ont été échangés ! » Le frère cadet, enfin, a tout d'abord tenu une épicerie, puis il a fait faillite et a vendu peu à peu tous ses bœufs et s'est retrouvé cultivateur de trois ou quatre hectares près du village.

35 Regila, notre héros, est donc celui des quatre frères qui gaspille ses bœufs à boire et pour d'autres plaisirs à Tuléar et dans les marchés alentours où il se rend périodiquement. En 1980, il prend une deuxième épouse appartenant à un clan avec lequel les gens du village ne veulent pas contracter d'alliance, de peur d'attirer sur eux l'infortune et surtout la pauvreté dont une légende veut que ce clan soit porteur. À cette époque, Regila se lance dans la culture du coton : 1 hectare en 1980, 2 tonnes de rendement. Sa deuxième épouse prend alors une place de plus en plus importante dans la famille, ce qui décide la première femme à retourner chez elle. Regila ne la retient pas et n'ira pas non plus la rechercher. En 1982, Regila double la superficie de son champ de coton et récolte 5 tonnes, grâce au travail de sa femme et du fils de celle-ci, né d'un premier mariage, ainsi que du fils qu'il a eu avec la première femme dont il vient de divorcer.

36 Dès ce moment, remarquent les villageois, Regila ne supporte plus de voir son frère aîné arriver aux fêtes, arborant des dons plus prestigieux que les siens : « Il offre un bœuf quand Regila donne un veau comme les pauvres ». Il se lance alors dans une course éperdue pour s'enrichir. La culture du coton, dont les cours de vente sont à l'époque soutenus par l'État, lui en offre

10 La société qui achète et traite le coton brut.

l'opportunité. En 1984, il double encore la superficie de son champ et récolte 9 tonnes. En 1985, il exploite 11 ha et atteint 16 tonnes. Les rendements peuvent paraître assez élevés car Regila, comme de nombreux autres exploitants, ne vend pas à la société Hasima<sup>10</sup> que sa propre récolte. Il vend aussi en supplément - mais de telle manière que cela ne dépasse pas les normes de rendement - une partie des récoltes achetées à bas prix à ceux qui, pressés de vendre, ne peuvent attendre le paiement par la société Hasima. Ainsi, dès 1984, dans ce village de petits exploitants agricoles, Regila était devenu le plus grand cultivateur de coton et donc celui qui reçut de Hasima le plus d'argent !

37 Regila et sa femme commencent alors à changer d'attitude. « L'argent leur monte à la tête ». Sa femme veut être seule à bénéficier de leurs ressources et élimine ses principaux concurrents. C'est le cas d'abord du fils de la première épouse qu'elle accuse d'avoir volé de l'argent. Publiquement, elle regrette d'avoir élevé un ingrat, « une foudre qui finit par retomber sur elle » *nitaiza zana-baratra*. L'influence qu'elle exerce sur son mari est telle qu'il finit par maudire son fils. Ce dernier, chassé de la maison, part avec un petit balluchon, sans aide financière de son père qu'il avait pourtant aidé à gagner son premier million. Cette histoire vaut au couple des reproches qui ne vont plus cesser. Regila n'a-t-il pas, en 1984, refusé de prêter de l'argent à son frère aîné qui devait emmener son fils à l'hôpital ? « Il n'avait qu'à vendre ses bœufs si bien gardés dans le pâturage d'Amboboque ! » rétorquait à ce propos Regila qui restait, pour sa part, bien décidé à ne pas acheter de bœufs. Il avait choisi une autre voie qui devait le conduire à devenir de plus en plus riche. Par exemple, il acheta 10 porcs de race améliorée à Tuléar qu'il revendit 100 000 Fmg pièce l'année suivante. En 1985, il se trouva en possession de plusieurs millions, au moins trois ou quatre. Il n'achète pas de bœufs, mais il offre une machine à coudre à sa femme, ainsi qu'un bracelet<sup>11</sup>, six robes, une paire de boucles d'oreille, et lui fait construire une maison en tôle de 20 m<sup>2</sup> dans son village. Il explique « qu'elle lui a porté chance et qu'il ne pouvait devenir riche sans ses conseils... ». En fait, sa femme est devenu son « troupeau », couverte de bijoux et entourée de biens de luxe, elle lui permet de faire voir sa richesse qui ne cesse de grandir...

38 Il va également investir dans l'achat de matériel agricole : trois charrues, deux corps billonneurs, un essieu pour charrette et dix bœufs d'attelage. Son objectif est de ne plus dépendre des autres pour les travaux agricoles. Il se souvient encore de ce que lui coûtait - lorsqu'il n'avait rien - la location d'une charrue pour un hectare de labour. De plus cet équipement « doit avoir son petit effet ! Je veux servir d'exemple à ceux qui sont pauvres comme je l'étais moi-même il y a cinq ans ». Il ajoute qu'en se donnant en exemple, il souhaite susciter un certain dynamisme dans le village et contribuer ainsi à son développement. Il veut créer, comme il le suggère, le mythe du self-made man, réussissant à la force du poignet, construisant ses propres règles de vie. Enfin, pour tester son image, il décide de se présenter aux élections municipales. Dans le même temps, il cherche à se faire reconnaître par les notables locaux qu'il convie pour l'inauguration de son nouveau mobilier acheté en 1985, et transporté en camion de Tuléar : salon complet, fauteuils, canapé, commode. Alors que l'on n'invite pas ses voisins lorsque l'on vient d'acheter des bœufs, Regila, bien au contraire, fait étalage de ses nouveaux biens, non pas devant le village, mais face aux seules personnes qui ne sont plus tout à fait des paysans et qui peuvent peut-être apprécier ou comprendre ce pas vers la modernité. Ainsi, il convie le président du Firaisana<sup>12</sup> de Tsianisiha (qui est d'ailleurs son cousin), le président du Fokontany<sup>13</sup>, le directeur de l'école (parce qu'il est lui-même président de l'association des parents d'élèves du village), l'infirmier et la sage-femme (à propos desquels il dit « je dois avoir de bonnes relations avec eux bien que j'ai les moyens d'aller me faire soigner à Tuléar » »), ses trois frères, les notables représentant les principaux clans du village. L'opération est à ses yeux très réussie : les notables, en acceptant de venir chez lui et même de s'enivrer, lui reconnaissent une certaine importance. En 1985, Regila participe à l'organisation d'une « cure thérapeutique » *bilo*, qui dans cette région peut être détournée de sa fonction première pour devenir le prétexte à une démonstration de prestige<sup>14</sup>. Regila évoque encore avec émotion cette fête fastueuse où sa femme brilla par ses bijoux et ses robes. Malheureusement, ajoute-t-il, les lendemains furent moins gais : « ma femme tomba gravement malade ». On consulta un devin guérisseur qui reconnut qu'elle venait d'être victime d'un mauvais sort. En fait, Regila comprend que les critiques les plus vives lui sont adressées, ainsi qu'à sa femme. Il ressent l'hostilité du village,

**11** Bracelet en or filigrané fait d'un assemblage de parties cylindriques très prisé par les femmes.

**12** Equivalent d'un président de conseil général.

**13** Equivalent du maire de la Commune.

**14** Michèle Fiéloux et Jacques Lombard, 1989.

qui « voudrait que nous nous séparions ». Mais il reste imperturbable : « personne ne peut me dicter le comportement que je dois avoir avec elle ! » En 1986, sa stratégie est encore plus élaborée. Au moment où cet entretien eut lieu, la société Hasima n'avait pas encore rétribué les planteurs de coton. Cependant, Regila évaluait ses gains probables à environ cinq millions et envisageait déjà la manière dont il les dépenserait. Ayant l'intention d'agrandir sa propriété, il comptait réserver au moins le cinquième à la production agricole : outillage, main d'œuvre, etc. d'autant qu'il espère obtenir du service des Domaines le droit de propriété sur les terres qu'il met en culture. Puis, il veut honorer sa femme en lui donnant environ 400 000 Fmg et en la laissant libre d'en faire l'usage qui lui conviendra, toujours dans l'idée qu'elle sera la meilleure image de sa réussite. Désormais, sa préoccupation est de faire fructifier son capital, et il décide de se lancer dans le commerce de riz. Il l'achète en grande quantité à Tuléar juste après la récolte, pour le revendre au village par *kapoka* (boîte de lait Nestlé utilisée comme unité de mesure), avec un bénéfice substantiel. Enfin, il confirme sa volonté de n'acquérir que des bœufs de trait et ne cesse de défier les villageois dont l'opinion ne compte pas à ses yeux (« les chiens peuvent toujours aboyer »), mais dont il espère néanmoins qu'ils voudront le reconnaître comme un notable parmi les notables.

39Peut-on devenir quelqu'un d'important au village alors que l'on n'a pas de bœufs ? Bien sûr, dit Regila qui n'en doute plus (ou presque) lorsqu'il voit les notables du village, et même les fonctionnaires, se presser derrière sa porte pour lui emprunter de l'argent qu'il leur cède avec un taux d'intérêt pourtant très élevé. Regila n'a cessé de faire de l'argent avec son argent. Sa manière de vivre fait l'effet d'une provocation et voilà ce que l'on entend dire à son propos dans le village où certains regardent sans pitié cet homme qui se dit riche alors que son parc est vide : « Qui est-il pour faire comme s'il avait oublié ce que les ancêtres nous ont appris des bœufs ? Que fera-t-il le jour où sa mère mourra ? À qui pourra-t-il emprunter un bœuf pour les funérailles ? A moins qu'il ne sacrifie un porc ! »

40De plus, nombreux sont ceux qui pensent qu'il ne peut rester riche longtemps ; « l'argent fond entre les doigts et seuls les bœufs, qui vivent et se reproduisent, donnent la richesse et sont la garantie de l'avenir ». On lui reproche de bousculer l'ordre établi, de vouloir changer le système de valeurs. A-t-il perdu la raison ? Toutes les interrogations se focalisent sur sa femme. On la croit en possession d'un talisman appelé « la famille qui pue la merde » *mantsitay ny longony*. Il permet d'atteindre une personne en provoquant une répulsion à son endroit, son rejet de la part de son entourage habituel, au seul profit de la personne qui lui administre le talisman. Son mari n'a-t-il pas rompu tout lien avec sa première femme, ses propres fils, ses frères et même son frère aîné le chef de lignage, qu'il traite parfois sans le moindre respect. Ne lui aurait-il pas dit un jour « qu'il était comme la plante de ses pieds » *tomboko toy ro mitovy aminao*. Les gens de son village ont toujours traité Regila comme une personne ordinaire sauf lorsqu'ils font appel à lui. En aucun cas, on ne lui a manifesté le respect dû au riche éleveur. Il boit de l'alcool dans une boîte de conserve et ne mange pas « ce qui est bon » car il ne reçoit pas la viande des Grands.

## 1987 ou l'histoire des deux gendres

41À la mort de sa mère, un fonctionnaire résidant à Tuléar reçoit, de ses deux gendres, différents dons au moment des funérailles, comme le veut la coutume.

42Ses deux filles n'ont pas fait le même mariage ; l'une a épousé un paysan qui possède un petit troupeau et vit dans une maison en chaume dans un village des environs de Tuléar. Au contraire l'autre, dont le mari est un fonctionnaire important, habite dans une belle maison en pierres. Ce dernier ne possède pas de bœufs mais il a une voiture.

43Le jour de l'enterrement, les gendres se rendent au village où habitait la mère de leur beau-père. Chacun arrive par un chemin différent. Le cultivateur vient de l'Est, le fonctionnaire du Sud. Tous deux font savoir qu'ils sont *folake*, « qu'ils ont les jambes cassées », manière de dire qu'ils ne peuvent plus avancer, qu'ils attendent qu'on vienne à leur rencontre.

44Le problème qui se pose alors est de savoir lequel des deux aller chercher en premier. Le cultivateur venu offrir une vache ? Ou bien le fonctionnaire,

arrivé en voiture pour offrir deux cageots de bière, plus de 100 000 Fmg, et qui paie la location d'un orchestre, soit un don d'une valeur de 400 000 Fmg bien supérieure à ce qu'a pu donner son beau-frère ? On fait attendre les deux gendres car une discussion s'engage entre les parents de la défunte. Les uns veulent que le fonctionnaire soit reçu en premier, mais la majorité s'y oppose : « Il faut d'abord aller chercher celui qui vient avec nos ancêtres » *alao n'olo manday razantsika eo !*

[Haut de page](#)

## BIBLIOGRAPHIE

- DANDOY, G., 1980, Potentialités pastorales et exploitation du troupeau bovin dans le Sud-Ouest malgache, in *Changements sociaux dans l'Ouest malgache*, Orstom, Paris : 217-241.
- EVERS, S., N. Van der ZWAN, 1998, *Madagascar. The zebu as guide through past and present*, Afrika Museum Berg en Dal, The Netherlands.
- FIELOUX, M., 1990, Femmes, terre et bœufs, in FIELOUX M., J. LOMBARD (éds.), *Élevage et Société. Etude des transformations socio-économiques dans le sud-ouest malgache*. Aombe 1, Mrstd-Orstom, Tananarive, pp. 145-162.
- , 1990, Notes sur la vie du bouvier Mahatamperabe, in FIELOUX M., J. LOMBARD (éds.), *Élevage et Société. Etude des transformations socio-économiques dans le sud-ouest malgache*. Aombe 1, Mrstd-Orstom, Tananarive, pp. 191-198.
- FIELOUX M., J. LOMBARD, 1989, La fête de l'argent ou le 'bilo' coton, *Cahiers des Sciences humaines*, 25 (4) : 499-509.
- (éds.), 1990, *Élevage et Société. Etude des transformations socio-économiques dans le sud-ouest malgache*. Aombe 1, Mrstd/Orstom, Tananarive, 220 p.
- GARDENER, W. J. G., 1976, *Witchcraft and sorcery in a pastoral society : the central Sakalava of the west Madagascar*, Rice University, PH.D., 1976. Anthropology, Cultural. Xerox University Microfilms, 200 North Zeeb Road, Ann Arbor, Michigan 48106, no : 76-21, 674 p.
- GOEDEFROIT S., J. LOMBARD, 2007, *Andolo, l'art funéraire sakalava à Madagascar*, Paris, Adam Biro Editeur.
- HEBERT, J.C., 1958, Les couleurs de robe dans l'Ambongo, *Bulletin de l'Académie Malgache*, 30, XXXVIII : 223-240.
- , 1960, Quelques notes sur les marques d'oreilles de boeufs chez les Sakalava de l'Ambongo, *Naturaliste Malgache*, Tananarive : 167-179.
- GRANDIDIER, A., 1868-1870, *Carnets de voyage*, Paris, musée de l'Homme, microfiches, carnets 3 à 17 : 174-992.
- JULIEN, G., 1924, Le culte du bœuf à Madagascar, Paris, *Revue d'ethnologie et des traditions Populaires*, 19 : 246-268.
- LAVONDES, H., 1967, *Bekoropoka. Quelques aspects de la vie familiale et sociale d'un village malgache*, Paris, Mouton & co., coll. Cahiers de l'Homme.
- LOMBARD, J., 1976, Zatovo qui n'a pas été créé par Dieu. Un conte Sakalava traduit et commenté, *Revue de l'Asie du Sud-Est et du monde insulindien*, 7 (2-3) : 165-223.
- , 1988, *Le royaume sakalava du Menabe. Essai d'analyse d'un système politique à Madagascar*, Paris, Orstom, coll. travaux et documents, 214.
- RASAMOELINA, H., 1993, Le vol de bœufs en pays Betsileo, *Politique Africaine*, 52 : 22-30.
- THIERRY, S., 1957, Sacrifices de bœufs et aspersions rituelles dans les pays de l'Océan indien, *Bulletin de l'Académie Malgache*, xxxv : 109-114.

## Filmographie

- Omby*, video u matic, couleurs, 29', 1986. Réalisateur, J. Lombard. Producteurs, orstom/mrstd.
- Le départ du taureau*, video u matic couleurs, 20', 1988 Réalisateur, J. Lombard. Producteurs, orstom/mrstd.
- Le divorce d'un tireur de pousse*, video u matic, couleurs, 23', 1988, Réalisateur, M. Fiélox, J. Lombard. Producteur orstom/mrstd.50

[Haut de page](#)

## NOTES

---

[1](#) Les couleurs de robe, une centaine environ, étaient ordonnées selon leur chance statistique d'apparition en sorte qu'il fallait posséder un très grand troupeau pour avoir une chance d'obtenir une couleur de robe très rare. Les robes les plus rares étaient requises pour les rituels royaux de telle manière que le roi pouvait ainsi constamment réitérer les signes de sa légitimité (J. Lombard 1987).

[2](#) C'est le cas en particulier des anciens « dominés » *andevo*.

[3](#) Poteau de bois époinché au pied duquel s'organisent les différentes cérémonies religieuses qui constituent le lignage comme unité sociale.

[4](#) Goedefroit, Lombard 2007.

[5](#) Région du sud-ouest de Madagascar bordé par le fleuve Mangoky au nord et le fleuve Fiherena au sud.

[6](#) C'est peut-être le bœuf le plus proche du chef de troupeau, car son signe zodiacal, défini par la couleur de sa robe, doit s'accorder avec le sien. Le bœuf de tête est un animal divinatoire dont le comportement, scrupuleusement observé, permet de lire dans le même prisme l'avenir du troupeau et de son propriétaire. Voir Fieloux 1990.

[7](#) Manotake ou misoloho : prier, implorer

[8](#) et non dans le gobelet de tout un chacun fait d'une boîte de lait Nestlé !

[9](#) les frais de scolarisation des enfants.

[10](#) La société qui achète et traite le coton brut.

[11](#) Bracelet en or filigrané fait d'un assemblage de parties cylindriques très prisé par les femmes.

[12](#) Equivalent d'un président de conseil général.

[13](#) Equivalent du maire de la Commune.

[14](#) Michèle Fieloux et Jacques Lombard, 1989.

[Haut de page](#)

## POUR CITER CET ARTICLE

---

### Référence papier

Michèle Fieloux et Jacques Lombard, « Le riche beugle », *Journal des africanistes*, 78-1/2 | 2009, 53-70.

### Référence électronique

Michèle Fieloux et Jacques Lombard, « Le riche beugle », *Journal des africanistes* [En ligne], 78-1/2 | 2009, mis en ligne le 01 mars 2012, consulté le 06 février 2015.  
URL : <http://africanistes.revues.org/2234>

[Haut de page](#)

## AUTEURS

---

### [Michèle Fieloux](#)

chercheur au CNRS, Centre d'Études Africaines

### [Jacques Lombard](#)

chercheur de l'IRD, UR 107 « Constructions identitaires et mondialisation »

[Haut de page](#)

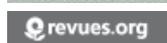
## DROITS D'AUTEUR

---

Société des africanistes

[Haut de page](#)

[Sommaire](#) - [Document précédent](#) - [Document suivant](#)



ISSN électronique 1957-7850

[Plan du site](#) - [À propos](#) - [Contacts](#) - [Crédits](#) - [Flux de syndication](#)  
[Nous adhérons à Revues.org](#) - [Édité avec Lodel](#) - [Accès réservé](#)